

# L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE, COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

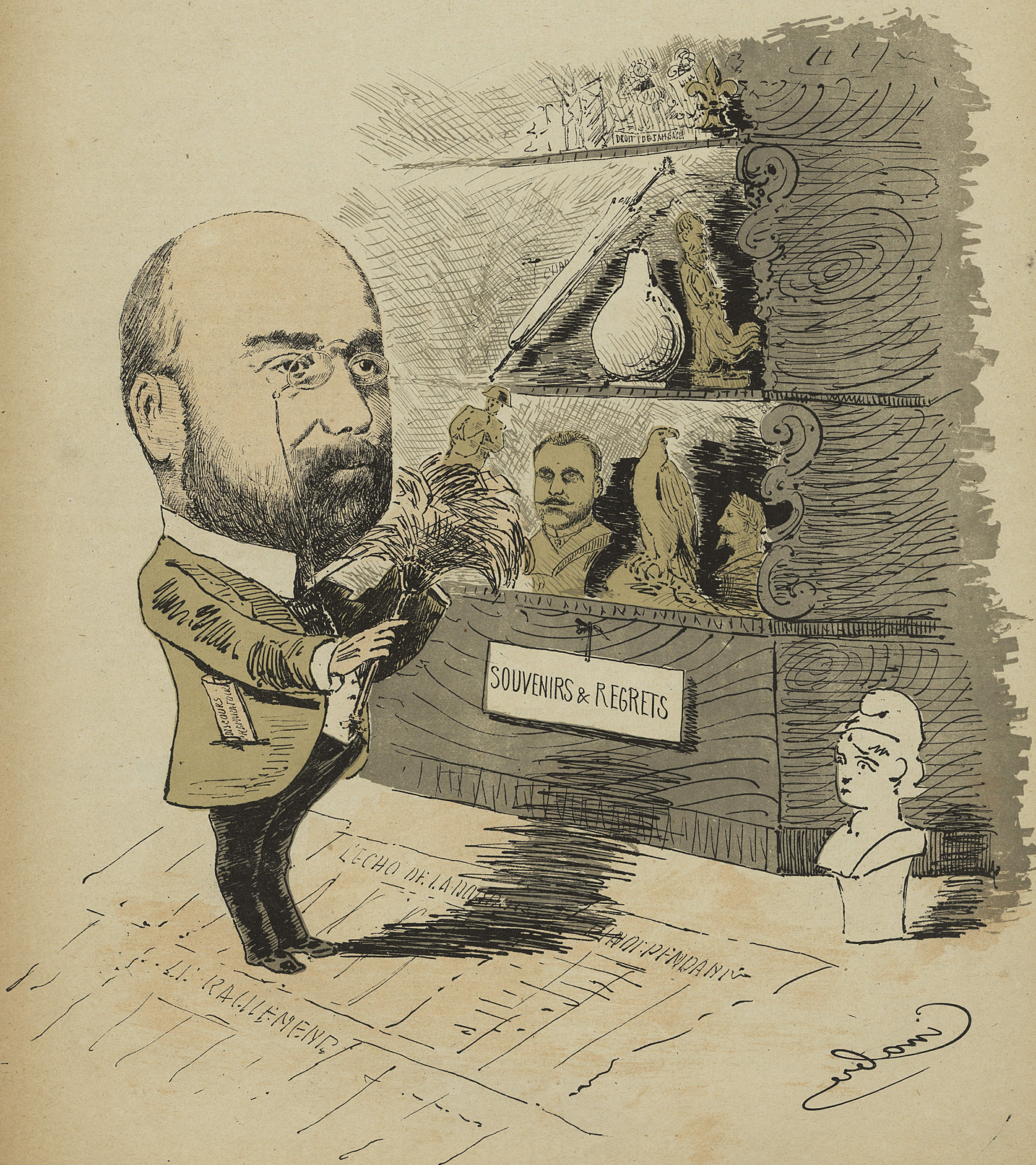
Un an.	Six mois.
3'	1' 75

INSERTIONS :

Annonces....	75° la ligne.
Réclames....	1' —

(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).

P2-801





Périgueux, 4 Juillet 1886.

## M. DE FOURTOU

Quoique certains ne l'aient guère,  
Ce n'est pas un type vulgaire,  
Ce de Fourtou dont le portrait  
S'étale aujourd'hui dans l'ENTR'ACTE,  
A la parole joignant l'acte,  
Ayant l'éloquence et le trait.

Comme tous ceux qui, dans la lutte,  
Furent froissés, il est en butte  
A d'inoubliables rancœurs.  
Mais aux ennemis il fait face  
Et toujours fort, vibrant d'audace,  
On le voit braver les vainqueurs.

Il rêve, certe, une revanche ;  
Si vers Philippe on dit qu'il penche,  
Qui donc peut connaître son cœur ?  
Quelque jour tombera le voile  
Et de Fourtou suivra l'étoile  
Qui brille au ciel pour l'Empereur !

Soit qu'on l'exalte ou qu'on s'en plaigne,  
Il n'est pas de ceux qu'on dédaigne ;  
En main il tient plus d'un atout,  
Et puis, dans le temps où nous sommes,  
On ne trouve pas beaucoup d'hommes  
Qui vaillent monsieur de Fourtou !

Rejetant le n'importequisme,  
Nettement au bonapartisme  
Il ira peut-être demain.  
En lisant cette prophétie,  
Plus d'un électeur, je parie,  
S'empressera de dire : AMEN.

ZIG.



## HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

## La Légende de Hon.

Le monde n'est pas si méchant que de mauvaises langues le prétendent, et les femmes sont beaucoup moins..... canailles que certains esprits atrabilaires, méditant quelquefois par dépit et souvent par jalousie, voudraient bien le laisser croire. On en sait, du reste, quelque chose, dans le royaume des Enfers, où, paraît-il, les pensionnaires font presque défaut. Il y a quelques jours, en effet, le Diable, au cours de sa tournée mensuelle, s'aperçut que la plupart de ses tournebroches chômaient. Tout-à-coup, Belzébuth s'arrêta interloqué devant une immense rôtissoire rouillée et dont l'aspect rappelait vaguement un de nos hauts-fourneaux après les fameux traités de 1860.

— Quels sont les damnés qu'on place là d'ordinaire ? demanda-t-il à son premier ministre, qui l'accompagnait dans sa promenade infernale.

— Sire, vous avez devant vous la rôtissoire des femmes qui trompent leur mari !

— Corne de bouc ! vociféra le Maudit, et ce gibier-là fait défaut ? C'est à ne pas y croire.

— Mais oui, majesté ! Et pourtant, si je dois m'en rapporter à certain commis-voyageur qui nous a été expédié ce matin par saint Pierre, il existe au moins une ville où les épouses infidèles sont à foison ; mais il y a lieu de croire que le portier du

Paradis est indulgent pour elles, car il nous en envoie fort peu.

— Comment se nomme ce commis-voyageur, ou plutôt quelle est la ville dont il t'a parlé ?

— Le nouveau-venu est inscrit sous le nom de Hon, et la ville en question est située sur les bords de l'Isle. Ses habitants sont affables, hospitaliers...

— C'est de Périgueux qu'il s'agit ! interrompit triomphalement le Malin, heureux de montrer ainsi ses connaissances géographiques. Attends un peu ! Il y a longtemps déjà que nombre de braves gens de là-bas me tirent par la queue. Je vais aller voir ce qui s'y passe et me renseigner de visu et de auditu. Qu'on me prépare à l'instant ma valise.

Sitôt dit, sitôt fait ! Le Diable, d'un coup de sa griffe puissante, détraqua le cadran de l'atmosphère. Cric-crac ! L'éclair sillonna la nue, la foudre gronda sourdement, et c'est au milieu d'une avalanche de pluie que l'Esprit du Mal, sous les traits d'un innocent bourgeois, débarqua un soir parmi nous.

Messire Satanais se rendit tout d'abord dans un des cafés les mieux achalandés de la ville, et eut bien vite lié connaissance avec un groupe de consommateurs, auxquels il offrit gracieusement plusieurs tournées de bocks. Très habilement, il sut amener la conversation sur les femmes en général et sur les Périgourdines en particulier. C'est alors qu'il en entendit de belles. Ah ! mes enfants !...

— M<sup>me</sup> X..., dit l'un, a été tout récemment surprise en conversation criminelle avec un vieux barbon dont aurait rougi sa grand-mère, et son mari, après l'avoir rouée de coups, se dispose à bénéficier de la loi Naquet.

— Il a, ma foi, raison ! s'exclama le Malin, et d'où tenez-vous vos renseignements ?

— Hon l'a vu !

— Fichtre ! En ce cas, il n'est guère possible d'en douter.

Un autre intervint et narra par le menu les aventures de M<sup>me</sup> Y..., qui, pour se venger des infidélités de son seigneur et maître, était devenue infidèle à son tour.

— Mais, en avez-vous la preuve ? interrogea vivement Satan, flairant déjà une proie.

— Hon me l'a assuré, riposta le narrateur.

Chacune des personnes présentes avait une histoire plus ou moins diffamatoire à raconter sur tel ou tel ménage ; mais ce qui frappa surtout l'Esprit des Ténèbres, c'est que Hon avait tout vu, Hon avait tout dit, et paraissait être le personnage le mieux renseigné de la localité.

— Que je suis bête ! pensa *in petto* le Diable. Je me suis dérangé pour savoir la vérité, et j'avais sous la main ce fameux Hon, dont tous ces bavards se font l'écho.

Belzébuth s'empressa de regagner sa sombre demeure, et son premier soin fut de mander le grand ministre de l'empire infernal.

— Tu m'as parlé, ce matin, lui dit-il, d'un nommé Hon, que venait d'envoyer saint Pierre. Quels renseignements t'a-t-il transmis sur le compte de ce particulier ?

— Le nouveau venu, répondit l'agent satanique en consultant ses tablettes, était commis-voyageur de la maison Potins, Mensonges et C<sup>ie</sup>. Un beau jour, il se mordit la langue en débitant sa marchandise frelatée... et il mourut empoisonné.

— Je comprends tout ! s'écria le Diable. Mais alors les tristes histoires qu'a colportées cette langue venimeuse sur le compte de certaines femmes périgourdines étaient fausses !

— Je le crains, maître !

— En ce cas, ordonna Satan, mettez ce maudit dans la Grande-Chaudière, après l'avoir enduit, au préalable, de l'excellent pétrole de la maison Fenaille et Despeaux.

Ces ordres furent ponctuellement suivis, et, à l'heure qu'il est, Hon doit rôtir et expier ainsi ses nombreux méfaits. Ne le plaignez pas, bonnes âmes, il a mérité son sort. Malheureusement — et le Diable ne l'ignore pas — le commis-voyageur de la maison Potins, Mensonges et C<sup>ie</sup> a laissé une nombreuse lignée parmi nous. Les fils de On, — avec ou sans H, — saperont longtemps encore le bonheur des ménages et causeront ainsi bien du mal à des personnes qui ne leur en font aucun. Puissent-ils se mordre la langue et mourir tous empoisonnés comme leur père. C'est le sort que

leur souhaite l'auteur de ce conte diabolique, écrit pour venger l'innocence et rendre hommage à la vertu !

Paul LEBRETON.

## Peintures en vers.

## LES NOCTAMBULES.

Amants mystiques de la Nuit.  
Ces rêveurs ignorés du monde,  
Dans les ténèbres font leur ronde,  
Loin des importuns et du bruit.

Ils aiment Séléné la blonde,  
Dont l'œil dans leur marche les suit,  
Ou le météore qui fuit,  
Irradiant la nuit profonde.

Les Songes, nocturnes coureurs,  
Connaissent bien ces promeneurs  
Aux allures de funambules.

Ils font peur au bourgeois craintif,  
Et souvent l'amoureux furtif  
Est gêné par les noctambules.

ZIG.

## LES PIOTTOH

Je me trouvais, il y a trois semaines, dans le Jardin des Arènes, et j'assistais, en compagnie d'un aimable et spirituel Parisien de mes amis, à la belle fête de nuit organisée par la Loge maçonnique des *Amis persévérants et l'Etoile de Vésone réunis*. Au moment du tirage de la tombola, je poussai une exclamation, en entendant proclamer le numéro 6,546. Ce numéro gagnait, en effet, les deux beaux vases de Sèvres offerts par M. Grévy. Je consultai anxieusement ma liasse de billets, et, — jugez de ma déception ! — je m'aperçus que j'étais possesseur du numéro 6,545 !

— Pas de veine, m'écriai-je. Je perds les Sèvres pour un point.

Ce fâcheux incident m'avait rendu morose et, pour me dérider, mon ami le Parisien se mit à me raconter une curieuse histoire de vases, dont je pris soin de ne pas perdre un mot, afin d'en faire bénéficier mes chers lecteurs et mes chères lectrices de l'Entr'acte. Voici donc le récit en question :

L'hôtel de X..., au faubourg St-Germain, possédait encore, le mois dernier, la plus belle collection de vases de Yokohama et de Kioto que l'on connût au monde. Aujourd'hui, que reste-t-il de cette « Japonaiserie ? » Une désillusion et une baisse subite à l'hôtel Drouot, sur des pièces jadis inabordablement et dont on offre maintenant des prix dérisoires. Un seul mot a causé cet incompréhensible désarroi. Lors de la visite que faisait un prince japonais à la noble marquise, celle-ci l'avait conduit dans la serre, une merveille, où les plantes les plus rares fleurissaient dans les splendides vases du Japon si admirés par les familiers de la maison.

Au lieu de la surprise à laquelle elle s'attendait, la marquise vit le prince rougir, la regarder avec étonnement ; puis, désignant du doigt les vases qui se trouvaient devant lui, il posa en langue japonaise une question au secrétaire-interprète qui l'accompagnait.

— Son Altesse demande à M<sup>me</sup> la marquise si c'est elle-même qui soigne ces fleurs et les arrose ?

— Moi seule... et plusieurs fois par jour.

A partir de cette réponse, la contenance du prince parut embarrassée, la visite fut écourtée, et la marquise, suivant des yeux ses visiteurs, lorsqu'ils descendaient le grand escalier, les entendit murmurer en étouffant des rires significatifs : « Piottoh ! Piottoh !! Piottoh !!! »

Désireuse d'avoir le dernier mot de cette énigme et sans perdre une minute, la marquise, qui a un frère capitaine de vaisseau à l'escadre du Japon, lui adressa le télégramme suivant :

« Que signifie ce mot japonais : Piottoh ? »

La réponse ne se fit pas longtemps attendre ; elle était ainsi conçue :

« Regardez jeux porcelaines, fêtes publiques, vous verrez des « Piottoh, » avec œil dans le fond. »

La marquise n'a pas voulu conserver un jour de plus les vases dans lesquels elle s'enorgueillissait de faire pousser ses fleurs aimées ; au reçu de la dépêche, elle a envoyé toute sa collection de Piottoh à l'hôtel Drouot.

Certes, voilà une occasion qui fera bien plaisir à M. Grévy. Des vases... à œil !... Mais j'y pense, pour lui, ceux de Sèvres sont dans ces prix-là, et la meilleure preuve, c'est qu'il s'est



décidé à en donner deux pour la loterie périgourdine dont j'ai parlé au début de ce récit. Ce qui va le vexer, par exemple, à ce brave homme, c'est d'apprendre que le gagnant a jusqu'à présent refusé de se montrer et de retirer son lot. Après tout, c'est peut-être un réactionnaire qui possède le numéro 6,546, et il rougirait de posséder chez lui les vases à l'œil de M. le président de la République. En ce cas, je prie MM. les organisateurs de ne pas oublier que je suis détenteur du numéro qui précède et, s'ils veulent bien m'offrir les vases, je les accepte... seraient-ce des Piottoh !

ZAN-ZIBAR.

## LA FORTUNE ET L'AMOUR

Quel est le pessimiste qui a prétendu qu'on ne se marie plus aujourd'hui que pour l'argent et non par amour ? Eh bien ! ce pessimiste là en a menti. C'est ce que l'on va voir, si l'on veut lire jusqu'au bout cette historiette authentique et qui s'est passée l'an dernier en pleine Dordogne.

Mon héroïne est une simple fille de chambre et mon héros un commis. Elle s'appelle Justine ; il se nomme Honoré. Honoré courtisait Justine depuis quelque temps déjà, lorsqu'il survint un grave mais très heureux événement dans la vie de Justine. Propriétaire d'un de ces coupons du Crédit Foncier qui donnent lieu plusieurs fois dans l'année à des tirages, son numéro sortit le premier à l'un de ces tirages et elle gagna 100,000 fr.

Je vous laisse à penser quelle fut l'émotion de la jeune servante. Se trouver la maîtresse d'une fortune quand on a en perspective de passer sa vie à servir les autres, c'est une de ces surprises, de ces secousses qui peuvent faire tourner la tête, et je dois bien avouer que pendant quelque temps la jeune fille ne mangea pas, ne dormit pas et qu'elle vécut dans un état de surexcitation qui eût pu finir par ébranler sa santé. Mais un peu après il se produisit fort heureusement en elle une réaction... Ses nerfs se calmèrent, elle put manger, elle put dormir, enfin jouir tout à son aise, sans excès de joie maladive, du bonheur de se trouver riche ; la fortune même, au lieu de ne lui donner que de la joie, lui causa quelques contrariétés.

Le bruit qu'elle allait entrer en possession de la somme de cent mille francs s'étant répandu, dès ce jour elle fut circonvenue par une foule de gens qui, sous mille prétextes, voulaient tâcher de faire passer une partie de cet argent du porte-monnaie de Justine dans leur porte-monnaie à eux. C'étaient des emprunts, des entreprises, des propositions de tous genres par lesquelles on lui promettait de doubler en rien de temps son capital ; heureusement que des conseillers sincères l'empêchèrent de tomber dans les pièges qui lui étaient tendus.

Dans un autre ordre d'idées, Justine courut aussi des dangers : les galants, les épouseurs se présentèrent ; des jeunes gens qui, passant tous les jours auprès d'elle, ne lui avaient pas accordé jusque-là la moindre attention, la lorgnèrent et, s'approchant, se montrèrent aimables et empressés, se préparant à lui offrir leur main, qui, le plus souvent, eût été un triste cadeau.

Mais, pendant ce temps, que devenait Honoré ?

Honoré se trouvait placé dans une position perplexe ; quand je dis se trouvait placé... il s'agit de s'entendre. Pour un autre que lui, la situation eût été fort simple : il avait fait la cour à la jeune fille ; il n'avait qu'à continuer. Mais Honoré avait une de ces organisations pleines de délicatesse et, en outre, était scrupuleux à l'excès, timide et ombrageux.

Il se dit : si je persistais à lui faire la cour, ne croirait-elle pas que c'est uniquement pour son argent, et puis, la fortune n'a-t-elle pas changé son cœur ? Certes, Dieu m'est témoin que, quoique je ne lui eusse pas encore parlé de mariage, par une pente naturelle des sentiments qu'elle m'a inspirés, car je l'aimais cha- que jour davantage, j'allais être amené insensiblement à lui en faire la proposition. Mais si je le lui dis, suis-je assuré qu'elle aura confiance en ma parole ?

Et, par suite de ces beaux raisonnements, il se tenait à l'écart et attendait... Il y a plus : lui qui auparavant, sitôt qu'il était libre un seul moment, allait passer devant la demeure de Justine, s'abstenait depuis qu'elle était riche, ou n'y passait que le soir, quand elle ne pouvait pas le voir, guettant les fenêtres de la chambre où il supposait qu'elle se tenait, le cœur inquiet et plus amoureux que jamais.

Justine cependant ne se livrait à aucun de ces calculs qu'Honoré redoutait. Elle s'étonnait de ne pas le voir, elle souffrait, et en vint en même temps à douter d'être aimée par lui... Comme l'esprit des amoureux n'a pas toujours assez de liberté pour rester logique, quand il a la chance de l'être, elle s'abandonnait à des raisonnements insensés. Ainsi elle se disait : Il faut qu'il n'ait jamais eu l'idée de m'épouser, puisque, me trouvant aujourd'hui dans une position qui rend notre mariage plus que jamais possible, il se tient à l'écart. En agissant ainsi, il se condamne lui-même... il m'avoue qu'il n'en avait pas l'idée, et il doit craindre que je pénètre le fond de sa pensée ; c'est ce qui fait que je ne le vois plus...

Elle ajoutait : S'il ne vient pas à moi, je me résignerai pourtant à aller à lui, quoique ce soit sortir de mon rôle et que je m'expose par là à subir une humiliation.

Mais la tendresse de la jeune fille pour Honoré lui eut bientôt donné la force de surmonter quelques moments de faiblesse, et elle s'arrangea à se trouver sur son passage... Elle fit quelques pas vers lui ; Honoré, voyant qu'elle voulait lui parler, s'avança, lui aussi, de son côté.

— Eh bien ! monsieur, lui dit-elle, on ne vous voit plus ; qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je vous attendais, mademoiselle, lui dit-il avec la plus profonde sincérité.

— Vous m'attendiez ? Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que c'est aux jeunes filles à faire aujourd'hui des avances aux jeunes gens ?

— Non pas ordinairement ; mais quand une demoiselle, pauvre la veille, se trouve riche le lendemain, un amoureux de bonne foi peut craindre de la gêner en allant au-devant d'elle et de la mettre dans la nécessité de tenir des engagements moraux qui pourraient lui peser.

— Ah ! mon Dieu ! quelles idées vous faites-vous ? Voyons, monsieur, m'aimez-vous moins que lorsque j'ai gagné à la loterie ?

— Je vous aime toujours de même.

— Avez-vous l'intention de m'épouser ?

— Je ne vous avais jamais ouvert la bouche à ce sujet... mais je puis affirmer que je vous aurais fait cette proposition avant peu, car mon amour allait croissant d'heure en heure. Vous êtes-vous aperçue du contraire ?

— Non, monsieur. Il m'a semblé qu'il était tous les jours de plus en plus ardent, comme vous le dites.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, mademoiselle, permettez que je ne vous en dise pas davantage.

— Alors, monsieur, puisque la fortune me fait cette singulière position que toutes les avances doivent venir de moi, laissez-moi interrompre les rôles et venir vous demander... votre main... Monsieur, vous plairait-il que je devienne votre femme ?

En parlant ainsi, elle le regardait d'un petit air mutin à le rendre fou d'amour. Il répondit :

— Ah ! mademoiselle, s'il me plaît que vous soyez ma femme !... Mais c'est tout ce que je désire le plus au monde !

Le mariage eut lieu un mois après cet entretien.

FANTAZIO.

## A LESPARAT

(Air à faire.)

## I

A Lesparat, c'était la fête,  
C'était un jour de gai soleil ;  
Ma Jeanne avait fait sa toilette,  
Moi, j'avais mis mon sans-pareil.  
Tous deux nous allions sur la route  
Chantant, riant avec éclat,  
Car la tristesse est en déroute  
Un jour de fête à Lesparat !

## II

Or, nous voilà dans la campagne,  
Errant par les ombreux sentiers ;  
— Nous avons, me dit ma compagne,  
Pris le chemin des écoliers.  
— Mignonne, pour reprendre haleine,  
Je t'offre un *Bitter Secrestat*,  
Sous les ormeaux de *Sainte-Hélène* :  
C'est l'étape avant Lesparat !

## III

Nous reprenons le gai voyage,  
A Lesparat nous arrivons ;  
Quelle gaité dans le village,  
Comme les autres, nous chantons !  
Puis, on s'en va sous la charmillle  
Pincer un léger entrechat...  
Tout cela se passe en famille  
Un jour de fête à Lesparat !

## IV

Dans le grand pré la nappe est mise,  
On dine gaiment entre amis,  
Et l'on dit plus d'une bêtise :  
Ce jour-là, ma foi, c'est permis !  
— Entre la poire et la salade,  
Dis-je à Jeanne en passant le plat,  
On doit se donner l'accolade  
Un jour de fête à Lesparat !

## V

Ma Jeanne, jadis si sévère,  
N'avait plus le moindre courroux ;  
Nous buvions dans le même verre...  
Amour, que tes plaisirs sont doux !  
Nous regagnâmes nos demeures  
Bien tard, mais en joyeux état.  
Ma foi, peut-on compter les heures,  
Un jour de fête à Lesparat ?

## VI

La morale de cette histoire,  
C'est que Jeanne m'offre sa main.  
L'Amour a gagné la victoire :  
Nous épousons le mois prochain.  
Jeunes gens, si parfois vos belles  
S'entêtent dans le célibat,  
Menez-diner ces demoiselles  
Un jour de fête à Lesparat !

LE TROUBADOUR.



## ENCORE BONARDOT !

## I

Quelques-uns de mes lecteurs se sont plaints de ce que je les ai laissés sous l'impression de la mésaventure de Bonardot ; ses vertus les ont touchés ; ils ont souffert de savoir qu'avec lui le crime triomphait une fois de plus, et non la vertu. Si je n'avais à faire connaître qu'une suite d'infortunes, je garderais un silence dont je serais le premier à comprendre la nécessité ; mais les épreuves de la vie si simple de l'excellent Bonardot paraissent finies, le ciel l'a pris sous sa protection, il a trouvé une femme, avec la femme le bonheur... Ne vous étonnez donc plus si je vous reparle de lui ; c'est pour vous faire savoir comment cet heureux événement est arrivé.

J'ai laissé Bonardot, ainsi qu'on a pu voir, à peu près dans la situation où se trouve un caniche à la queue duquel la main d'un malotru aurait attaché une casserolle (voir la vignette ci-dessus) ; encore y a-t-il à parier que la position du chien vaudra mieux que celle de Bonardot. En effet, rentré au logis, l'animal trouve son maître qui détache la casserolle et le console de son mieux ; hélas ! Bonardot vivait seul, il n'avait pas de maître pour détacher la casserolle et le consoler. Il n'avait rien... rien que sa philosophie et sa résignation....

Mais le ciel lui réservait une douce compensation, et le ciel la lui devait bien... Il faut dire d'abord que sans parents, trop peu fortuné pour monter une maison, Bonardot, qui n'aima jamais le grand nombre, car il avait remarqué que plus une société comptait d'assistants, plus il s'y trouvait de gens pour se moquer de lui, Bonardot, dis-je, prenait ses repas, non dans un restaurant, mais à la table d'une honnête famille où il ne trouvait que des visages sympathiques... et indulgents.

Or, un jour où la maîtresse du logis avait dû lui donner congé pour le repas du soir et où par conséquent Bonardot, à moins d'aller se coucher sans souper, avait dû songer à faire sa cuisine lui-même, Bonardot, répéterai-je, désireux de se payer les douceurs d'une côtelette, alla sous la halle pour faire son emplette, et le hasard voulut qu'il se dirigeât vers le banc de la veuve Lagnelet. Quand je dis le hasard, je me reprends, c'est le ciel qu'il est plus exact de désigner, et son intervention, ainsi qu'on va le voir, ne saurait faire l'objet d'un doute. Voilà ce que c'est. Le ciel voulait le bonheur de Bonardot par son mariage avec la veuve Lagnelet. Pour le lui procurer, autant valait que tout autre le prétexte de l'achat d'une côtelette.

Une fois la côtelette choisie, enveloppée de papier et la monnaie de sa pièce rendue à Bonardot, celui-ci, les pieds comme attachés au sol, sembla attendre quoi ? il eût été bien en peine de le dire ; la veuve, qui avait la langue bien pendue, paraissant, elle aussi, curieuse de quelque chose de nouveau qu'elle souhaitait ou attendait sans doute de son client, et ne voyant rien venir, interrompit brusquement le silence :

— Monsieur Bonardot, dit-elle, j'ai appris les misères que cette coquine de Georgina vous



a fait endurer; j'en ai été indignée, croyez-le bien. Comment! Après avoir reçu de vous l'aimable lettre que vous lui avez écrite, elle n'a rien de plus pressé que de comploter avec ses amants le mauvais tour qu'elle vous a joué? Ah! vrai, c'est trop fort, elle mériterait cent coups de bâton.... mais ce qui la suit ne peut manquer de l'attraper.... elle mourra sur un fumier.... et ce sera le digne couronnement de sa méchante vie... Se moquer d'un si brave homme que vous! Tenez, monsieur Bonardot, vous le croirez si vous voulez, j'en ai pleuré, oui, pleuré....

Et en proférant ces paroles émues, la veuve tirait un mouchoir de sa poche et le portait à ses yeux, y récoltant un regain de larmes qui tombaient en rosée bienfaisante sur la douleur de Bonardot; il s'écria :

— Ah! la brave femme, l'excellente femme que vous êtes, madame Lagnelet! Ah! si, au lieu d'adresser ma demande en mariage à cette vaurienne, qui montera certainement un jour sur l'échafaud, j'avais su choisir une femme telle que vous...

— Je vous aurais répondu sur-le-champ que j'accueillais votre demande.

— Comment! chère madame Lagnelet, si je vous avais demandée en mariage, vous auriez...

— Accepté avec empressement, mais, oui, monsieur Bonardot, est-ce qu'on peut rejeter l'offre d'un homme qui a jusqu'à 46 ans gardé son innocence, quand le monde n'est plein que d'ivrognes et de coureurs!

— Je devine, vous faites allusion à feu Lagnelet.

— Oui, feu Lagnelet, qui m'a bien fait souffrir, allez! Il était ivrogne, il était coureur, et je l'aimais pourtant. Qu'est-ce que c'eût été s'il vous avait ressemblé!

— Ah! madame Lagnelet, si j'avais su, si j'avais pu deviner...

— Mais, monsieur Bonardot, vous êtes toujours célibataire.

— Eh bien! madame Lagnelet...

— Moi je suis toujours veuve...

— Qu'est-ce que vous en dites, madame Lagnelet?

— Ce que j'en dis, vous le comprenez bien? Tenez, monsieur Bonardot, venez ce soir chez moi, nous causerons mieux à notre aise qu'ici, où il y a toujours mille oreilles de tendues pour savoir les affaires des autres.

Bonardot, sur ces mots, se décida à quitter le banc de la veuve, mais ce fut en répétant :

— Ah! madame Lagnelet, si j'avais su...

Et la veuve, de son côté, lui répliquait par ces mots, accompagnés de petits airs tout à fait engageants : — Il n'y a rien de compromis, monsieur Bonardot; ce qu'on n'a pas fait hier, qu'est-ce qui empêche de le faire demain?

Ah! la bonne aventure! voilà qui était parler! voilà une femme à qui il y avait plaisir à s'adresser! Elle n'y allait pas par trente-six chemins! Bonardot était aussi heureux de sa conversation avec la veuve qu'il l'avait été lors de sa fameuse trouvaille.... Et dire qu'il n'avait eu que la peine de laisser conduire la conversation là où la veuve avait voulu.... Et ce n'est pas tout : la veuve n'était pas une femme à dédaigner.... Elle n'avait pas la fraîcheur et la gentillesse de Georgina, mais sa tournure n'en était pas moins appétissante, malgré ses 42 ans, et sur ses joues rebondies il devait être doux d'appliquer des baisers bien sentis... Ah! la belle aventure! l'agréable aventure! Bonardot ne s'en connaissait pas de joie. Et il n'y avait pas à dire, ce n'était pas une perspective incertaine, un bonheur problématique; la veuve ne s'en cachait point, elle désirait fort l'avoir pour mari... Il l'aurait donc pour femme, c'était comme si c'était fait!...

On pense bien que le soir de ce jour fortuné, Bonardot fut fidèle au rendez-vous; une fois réunis, la veuve posa nettement la question de mariage. Bien entendu Bonardot acquiesça.

## II

Depuis que la veuve l'a bien convaincu qu'elle aspire à l'honneur de sa couche, Bonardot a totalement changé. Il ne doute plus de lui-même, l'assurance lui est venue, et s'il rencontre une femme en son chemin, il lui jette un regard d'amateur et son air semble lui dire : — Vous me riez au nez autrefois; à présent je prends ma revanche. Je n'ai plus besoin de vous... passez votre chemin! Avec l'assurance lui sont aussi venues d'autres habitudes, il fume le cigare maintenant, lui que la fumée suffoquait, il prend son bock comme le premier venu, sans avoir soif, attablé devant les cafés des boulevards, lui qui modestement se contentait autrefois d'eau pure, et, pour achever de se donner un genre, il a laissé de côté sa redingote coupe d'ignorantin en noviciat pour se vêtir à

la dernière mode, et la veuve Lagnelet le voit arriver un jour à son banc avec un veston et un pantalon tellement collants qu'on est amené à se demander s'il n'a pas dû naître avec. Bonardot produit bien sur son esprit un singulier effet, pour parler exactement; mais elle devine qu'elle est la cause de toutes ces métamorphoses, et, tout en tremblant pour l'état mental de son futur, elle se borne à cette remarque indulgente : — Mais, monsieur Bonardot, vous êtes bien un peu maigre, il me semble, pour porter de pareils habits.... et trop âgé aussi.... Savez-vous que les vêtements que vous avez là sont faits pour des jeunes gens de 18 à 25 ans, ou bien encore pour ceux de cet âge qui sont gras et dodus, et vous avez des jambes comme des fuseaux, mon pauvre ami.

Bonardot ne laisse pas tomber l'observation. Il riposte :

— Si vous me voyez aujourd'hui, madame Lagnelet, avec ce chic qui vous épate, c'est pour vous plaire, c'est parce que je sais que vous êtes une femme de goût...

Ce chic qui vous épate. On voit qu'avec les belles manières mon héros a pris le beau langage.

Enfin, le grand jour est arrivé. On fait nocce. Il y a quinze à vingt invités. Un beau repas attend les convives. Le programme de la journée, qui est l'œuvre de la veuve, est exécuté de point en point et tout se passe fort bien. La veuve, qui a tout mené, tout dirigé, se voit encore obligée de prendre l'initiative quand vient le moment d'aller se mettre au lit. Mais elle sait ce que lui impose sa situation vis à vis d'un homme dont 46 ans de continence ont atrophié les sens; elle ne faillira pas à sa mission, son esprit de décision sera à la hauteur des circonstances. La voici à l'œuvre, il faut aller au lit. Bonardot est isolé des convives. Elle saisit ce moment et lui dit :

— Monsieur Bonardot, il est onze heures; veuillez m'accompagner à ma chambre....

Et en même temps elle le tire par la manche de sa redingote. Bonardot rit aux anges, mais il est pris ensuite d'une émotion qui lui paralyse les jambes; il ne suit pas la veuve, il est plutôt entraîné par elle. Enfin les voilà dans la chambre nuptiale; Bonardot ne se remet pas, au contraire, et la veuve, qui espère que c'est l'affaire du moment, va et vient sans avoir l'air de se préoccuper de lui, pour lui donner le temps de revenir à lui. Mais Bonardot ne revient pas, et la veuve, regardant la pendule : — Onze heures et demie, monsieur Bonardot, dit-elle, est-ce que vous ne vous couchez pas?

— Eh! eh! eh! bête Bonardot.

— Si vous ne vous couchez pas, reprend-elle, du moins asseyez-vous.

Sur cette invitation il s'assied, pendant que de son côté elle avance une chaise et prend place tout à côté de lui. Puis elle se penche et, le regardant dans les yeux, d'un petit air provoquant, elle lui dit d'un ton câlin : — Qu'est-ce que fait là cette cravate qui serre le cou de mon petit Nanardot?

Et en parlant ainsi elle décravate tout doucement Bonardot, qui la laisse faire avec une patience d'ange. Après la cravate, c'est le tour de la redingote.

— Cette redingote gêne aux entournures mon Nanardot, il va me la laisser mettre de côté....

Et elle fait suivre une manche, puis une autre. Après la redingote, c'est le tour du gilet, puis vient le pantalon. Bonardot finit par se trouver en simples caleçons, ce qui fait couvrir son front virginal d'une aimable pudeur.

— A mon tour à présent, fait la veuve, qui ne veut pas lui donner le temps de se reconnaître. J'ai été bien aimable pour mon petit Nanardot; de son côté, mon petit Nanardot sera bien aimable pour moi... n'est-ce pas?

Bonardot laisse échapper un oui étranglé.

— Eh bien! commençons par poser mes bottines. Agenouillez-vous, tenez, déchaussez-moi.

Et en parlant ainsi elle lui présente un pied qui trouble singulièrement la pauvre cervelle de mon personnage; il ne sait comment saisir ce pied trop séduisant; il se décide néanmoins et tire si fort que la bottine suit trop vite et que Bonardot surpris est entraîné et tombe les jambes en l'air, ce dont la veuve rit beaucoup.

— Vous y allez aussi de trop bon cœur, mon chéri, fait-elle; tenez, vous tirerez mieux celle-là.... oui, c'est ça.... vous vous y prenez bien à présent.... là.... ça y est.... Maintenant je vais poser ma robe.... ah! il faut aussi m'aider poser ma robe, mon petit Nanardot.

Il lui aide, ainsi qu'elle le demande, mais c'est une singulière fille de chambre qu'elle a là; elle s'en contente pourtant. Tous ces incidents de toilette ont mis le comble au désordre de l'esprit et des sens chez Bonardot, mais sa femme fait comme si elle ne s'en apercevait pas. Elle lui dit d'un ton de plus en plus câlin :

— Voyons, mon petit Nanardot, qui a été

bien aimable, va obtenir enfin sa juste récompense. Je lui permets de donner à sa femme une grosse bise....

Et en prononçant ces mots elle approche son visage des lèvres de Bonardot, qui se décide enfin à y aller de sa bise, selon l'expression de sa femme.

— Voyez-vous, mon petit Nanardot, vous faites exactement ce qu'il faut, mais l'ardeur, le feu vous manquent. Tenez, voilà comment on doit embrasser sa femme....

Et en disant ces mots elle applique sur les joues de son mari un baiser, deux baisers bien retentissants.... Bonardot, Dieu me pardonne! sa réchauffe, il va sortir de sa torpeur.... Mais son ardeur se calme quand il entend le bruit qui se fait dans l'escalier.

— On nous porte le *tourin*, couchons-nous, fait la veuve, qui profite de l'incident pour entraîner avec elle Bonardot, poussé dans le lit et s'y trouvant fourré sans trop savoir comment....

La porte s'ouvre; irruption soudaine des gens de la noce; jeunes et vieux, tout s'en mêle; les époux mangent le *tourin*, pour en promptement finir, et voilà Bonardot marié.

Jean de LA LIMOGÉANNE.



## ÉCHOS &amp; POTINS.

Chez la comtesse de B...

Chacun vient de décliner sa généalogie.

— Et vous, monsieur de Boireau? demande un vieux marquis; noblesse de robe?

— Noblesse d'épée, répond fièrement Boireau; mon bisaïeul était cordonnier... militaire!

\*\*\*

En cour d'assises :

Une femme est accusée d'avoir voulu empoisonner son mari. Celui-ci, soigné à temps, en est revenu et assiste à l'audience.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense? demande le président à l'accusée.

— Je suis innocente! Je demande qu'on fasse l'autopsie!

\*\*\*

Madame révise avec sa bonne son livre de dépenses; parmi différents articles, elle remarque celui-ci : Lait, cinquante-trois francs.

— Oh! oh! dit madame, cinquante-trois francs en un mois, ça fait presque deux francs par jour.

La bonne, d'un ton insinuant :

— Madame sait bien que rien ne monte comme le lait!

\*\*\*

Un de nos amis faisait mettre ce matin du vin en bouteilles.

— Auguste, dit-il à son domestique, pourquoi n'êtes-vous pas à la cave avec les tonneliers? Ils vont boire notre vin!

— Oh! répondit ce modèle des serviteurs, quand ils en boiraient une bouteille, cela ne peut pas leur faire de mal.

\*\*\*

Maman, arrivant à l'improviste dans la salle à manger, menace de tirer les oreilles de Bob.

— Vous avez encore bu un petit verre de Porto, monsieur?

— C'est pas moi, maman!

— Qui donc?

— C'est un biseuit qui l'a tout bu!

— Ah! et où est-il, ce biseuit?

— Le biseuit?... (D'une voix grave.) Pour le punir, je l'ai mangé!

\*\*\*

En cabinet particulier :

— Quel vin prendrons-nous, ma chère?

— Choisissez vous-même.

— Du champagne?

— Non, par exemple. Vous savez bien que nous devons rester sérieux...

— Alors, prenons du grave!

\*\*\*

Partie d'écarté dans un monde excessivement distingué.

— Je marque le roi?

— Vous l'avez.

— Non, mais je l'annonce.

On continue.

— Vous n'avez donc pas de carreau?

— Si, mais ça me gêne d'en fournir!

\*\*\*

Guibolard achète du papier.

— Quelle sorte désirez-vous? demande le marchand, du bristol, du poulet, du quadrillé?

— Comme c'est pour faire des invitations à un bal, le quadrillé me paraît tout indiqué. ZAG.

Le Gérant, SPA.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et Co.